
SAINTE GENEVIÈVE

Vierge et patronne de Paris (+500)



Fête le 3 janvier

La Foi ne saurait être en danger de périr dans une société où la femme exerce chrétiennement son empire et son irrésistible apostolat. Toute famille est évangélisée par une mère ; toute nation l'est ou le fut par une sainte. Nos aïeux, Gaulois et Germains, ont eu plusieurs de ces saintes mères qui sont devenues nos patronnes, et lorsque Clovis et ses Francs se donnèrent à Dieu, ce fut au Dieu de Clotilde et de Geneviève.

Geneviève naquit à Nanterre, près de Paris, l'an 42 ou 49. Son père Severus et Gerontia sa mère étaient, ainsi que l'indiquent leurs noms, d'origine romaine ou gauloise. Dans la langue celtique, le nom de Geneviève signifiait fille du ciel.



Geneviève était vraiment une enfant du ciel, et sa grande vocation ne tarda pas à se déclarer. Saint Germain, évêque d'Auxerre, et saint Loup, évêque de Troyes, passaient un jour à Nanterre pour aller défendre, dans la Grande-Bretagne, les intérêts de la vraie foi. La renommée de leurs vertus fit accourir tous les gens du village : hommes, femmes et enfants se pressaient autour d'eux en leur demandant leur bénédiction. Geneviève, alors âgée de sept ou huit ans, se trouvait avec ses parents dans la foule ; saint Germain y distingua la jeune fille à je ne sais quoi de surnaturel, et il eut le pressentiment de la sainteté où elle devait parvenir ; il lui baisa la tête, demandant au peuple quels étaient son nom et ses parents. Le père et la mère s'étant présentés : « C'est là

votre fille ? leur dit le vieillard. — Oui, Seigneur. Que vous êtes heureux d'avoir donné le jour à cette enfant ! Sa naissance a ravi de joie les anges du ciel. Son mérite sera grand devant Dieu, et touchés de ses vertus, les pécheurs quitteront en foule leurs désordres pour revenir à Jésus-Christ. » — Puis, s'adressant à Geneviève qui, prévenue d'en haut, nourrissait des sentiments bien supérieurs à son âge, le saint vieillard lui demanda si elle voulait vivre fidèle à Jésus-Christ comme les vierges qui lui sont consacrées. « Père saint, c'est ce que je désire, répondit-elle, et je supplie Dieu d'exaucer mes souhaits. »

On se rendit ensuite à l'église, oh, durant le chant des psaumes et la prière, le saint évêque tint la main étendue sur la tête de Geneviève ; puis il bénit le peuple, et congédia la jeune fille, en recommandant à Severus de la ramener le jour suivant.

Le lendemain, en effet, Geneviève revint avec son père ; elle ratifia les promesses de la veille, après les interrogatoires de l'évêque qui vit dans cette sagesse si précoce une âme prédestinée. Il prit une médaille de cuivre où la forme de la croix était empreinte, et la remit à l'enfant comme un souvenir de ses engagements, lui recommandant de la porter toujours au lieu de collier de perles et d'ornements mondains.

Il parut bientôt que Geneviève comprenait toute l'étendue de ses nouvelles obligations : on vit briller en elle toutes les vertus propres à un âge si tendre, et qui lui donnent un si doux charme, comme l'innocence avec les grâces de la candeur, la docilité respectueuse à l'égard des parents et la piété envers Dieu. C'est durant cette période de sa vie qu'elle s'occupa, comme la tradition le rapporte, de surveiller les troupeaux de son père. Severus n'était point opulent ; il possédait quelques biens qu'il régissait lui-même. Les anciens hagiographes se taisent sur ce point, divers auteurs ont profité de ce silence pour donner à la jeune Geneviève quelque lustre d'origine, ou pour la faire naître de parents fort pauvres et d'une condition obscure. Ce qu'il y a de certain à cet égard, c'est la tradition immémoriale qui nous représente Geneviève avec les attributs d'une humble bergère. Cette tradition assigne encore aujourd'hui deux endroits où elle menait paître son troupeau le clos de sainte Geneviève, au mont Valérien, et le parc de sainte Geneviève, près de Nanterre.

Au travail, Geneviève joignait une ardente piété ; son bonheur était d'assister à l'office divin et de remplir tous les devoirs de la religion. Peu de temps après le départ de saint Germain, un jour de fête, Gerontia se rendait à l'église, sans emmener Geneviève, qui versait des larmes et insistait pour accompagner sa mère. « Je veux garder avec l'aide de Dieu, disait-elle, la parole que j'ai donnée au saint évêque Germain ;

j'irai à l'église pour mériter l'honneur qu'il m'a promis. » Gerontia, perdant patience et ne pouvant faire cesser les pleurs et les supplications de sa fille, la frappa. Mais Dieu, qui protège les fleurs si fragiles contre les coups de la tempête, protégea de même la vocation de la pauvre enfant contre des volontés trop peu religieuses sans doute : il punit Gerontia sur-le-champ en la privant de la vue. Depuis vingt et un mois, ce châtement durait, lorsque la malade repassant dans son esprit les choses glorieuses que l'évêque d'Auxerre avait dites sur Geneviève, il lui vint en pensée de l'appeler : « Mon enfant, lui dit-elle, prends le seau et cours au puits me chercher de l'eau. » L'enfant y courut à la hâte ; mais, sur le bord du puits, elle se mit à pleurer, se reprochant d'avoir occasionné le malheur de sa mère, ensuite elle puisa de l'eau et revint à la maison. Gerontia tendit les mains au ciel, priant sa fille de bénir l'eau par le signe de la croix puis, elle se lava les yeux qui commencèrent à voir, et qui furent entièrement guéris, quand ils eurent été lavés deux ou trois fois. Le puits où pleura sainte Geneviève existe encore ; souvent les fidèles s'y rendent pour boire dévotement et appliquer sur leurs yeux malades l'eau que sa prière et sa piété filiale n'ont pas laissée sans efficacité.

Jusqu'à ces derniers temps, le puits et l'emplacement de la maison où naquit la sainte étaient protégés par une chapelle dont il ne reste que des ruines, mais que tout le Moyen-âge alla visiter religieusement, et où la vénération du peuple chrétien demeure attachée.

Cependant Geneviève n'était pas encore engagée à Dieu d'une manière irrévocable. Son âge ne lui avait permis de répondre que par des promesses aux exhortations de saint Germain ; d'ailleurs il n'appartenait pas à l'évêque d'Auxerre de procéder, dans le diocèse de Paris, à la consécration des vierges chrétiennes. Lors donc qu'elle eut atteint environ seize ou dix-huit ans, Geneviève fut présentée à son évêque, qui lui donna le voile, signe du renoncement au monde, et publia devant tous les fidèles assemblés son mérite éminent et ses hautes vertus.

Peu de temps après, Geneviève perdit ses parents et vint demeurer à Paris chez une pauvre femme. Elle y fut éprouvée par une maladie aiguë qui la priva de l'usage de ses membres ; après de longues et cruelles attaques, elle parut anéantie et comme morte durant trois jours. Mais les douleurs du corps sont souvent pour l'âme l'occasion d'un progrès, et dans le silence des organes, Dieu se fait mieux entendre de ses élus. Pendant sa léthargie, Geneviève eut un ravissement d'esprit où les choses du ciel lui furent manifestées très-clairement, et elle en garda, toute sa vie, un doux et profond sentiment qui lui faisait verser des larmes.

Après la souffrance physique, les souffrances morales. Les secrets que Geneviève avait appris dans son extase et les austérités dont sa vie était pleine, lui attirèrent des contradictions douloureuses ; il est si facile de calomnier la vertu pour avoir un spécieux prétexte de ne pas l'imiter ! La vierge de Nanterre était depuis quelque temps sous le poids de rumeurs mensongères et humiliantes, lorsque saint Germain dut entreprendre un second voyage dans la Grande-Bretagne, vers l'an 446. Tout Paris sortit de ses murs pour aller à sa rencontre. L'évêque s'informa tout d'abord de sa jeune protégée. Il eut la douleur de voir le peuple se déchaîner contre Geneviève, l'accusant de superstition et d'hypocrisie. Mais il prit hautement sa défense et s'attacha à détromper le peuple. La grave parole du pontife changea les sentiments de ce mobile et tumultueux peuple de Paris, toujours si prompt à croire au mal, mais qui se laisse facilement ramener au bien.

Toutefois, notre Sainte ne jouit pas d'un long calme. On parlait avec effroi d'un conquérant qui s'avavançait au cœur des Gaules, suivi d'une armée de six cent mille hommes. C'était Attila, qui se nommait lui-même le fléau de Dieu. Le carnage, l'incendie marquaient sa route ; les villes s'effaçaient sous ses pas.

La nouvelle de ces désastres répandit la consternation dans Paris. On résolut de ne pas tenter une résistance impossible, et de se réfugier plutôt dans des villes mieux fortifiées. Mais Geneviève réunissant autour d'elle les femmes de la ville, les exhorta à la prière pour détourner le courroux céleste. Les femmes, électrisées par l'énergie de sa foi, écoutèrent ses avis, mais il n'en fut pas de même des hommes, et le zèle de Geneviève ne fit que les irriter. On l'injurait, on la menaçait ; plusieurs même préférèrent contre elle des cris de mort.

Mais toutes les préventions, toutes les haines tombèrent pour faire place à l'estime et au respect, quand on apprit la nouvelle inespérée de la marche rétrograde de l'armée d'Attila. Dès lors Geneviève tint le plus haut rang dans l'opinion publique, et rien ne l'en fit plus déchoir.

Les vertus de Geneviève étaient, en effet, éminentes, et pouvaient lui donner crédit auprès de Dieu. Rien n'égalait les grandes austérités de sa pieuse vie. Elle ne mangeait que deux fois par semaine, et encore ne prenait d'autre nourriture que du pain d'orge avec des légumes grossiers, et de l'eau pour unique boisson.

De si grands mérites lui avaient valu le don des miracles. Les infirmes et les affligés avaient recours à ses efficaces prières. On cite plusieurs guérisons miraculeuses obtenues par son intervention.

Lorsque Clovis, afin de donner un centre à l'empire des Francs et d'assurer leur domination, entreprit le siège, ou plutôt le blocus de Paris,

les maux qui affligèrent ses concitoyens pendant ce long siège, et la disette furent pour Geneviève une occasion de signaler sa charité. Avec un petit nombre de bateaux, elle remonta la Seine, qui était restée libre, et alla elle-même chercher des subsistances jusqu'à Troyes et Arcis-sur-Aube. Rentrée dans Paris, elle distribua tous les secours qu'elle avait apportés. Les pauvres qu'elle assistait, les malheureux qu'elle consolait, ne s'éloignaient d'elle qu'avec attendrissement ; elle devenait ainsi l'ange tutélaire et la seconde providence de tout un peuple.

Clovis et la sainte reine Clotilde, qui s'était appliquée à convertir le Sicambre idolâtre, honorèrent constamment Geneviève qui, d'ailleurs, n'usait de son crédit que pour le soulagement de ses frères et le progrès de la religion. Elle obtint plus d'une fois la grâce des condamnés à mort et l'élargissement des prisonniers. On sait que, dans ces temps barbares, les lois elles-mêmes faisaient de la justice une chose inique et souvent monstrueuse. Ce fut un des triomphes de la religion chrétienne de changer les cœurs : et d'y faire descendre un genre de miséricorde inconnu comme son nom : la Charité. Une femme pauvre et débile, mais éclairée et soutenue par la Foi, osa donc lutter, et luttâ heureusement, contre les Francs victorieux en faveur de cette révolution morale.

Geneviève ne sortait pas de sa retraite sans voir le peuple, et surtout les malheureux, se presser autour d'elle. Malgré les plus rudes austérités, son corps passa plus de quatre-vingts ans sur la terre mais son cœur était au ciel, et la mort, en venant, n'eut qu'à lui prendre un faible et dernier souffle, comme un vent léger suffit pour éteindre une petite flamme qui vacille dans une lampe sans huile. Geneviève expira le 3 janvier de l'an 512.

Les restes de l'humble Vierge furent placés avec honneur à côté de ceux de Clovis, dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul. On environna d'abord son tombeau d'une grille en bois pour contenir la foule qui y venait prier avec ardeur, et chercher la guérison de toute sorte de maladies et particulièrement de la fièvre. Plus tard, on le décora richement ; la reconnaissance publique y mit de l'or et des pierreries, Dieu daignant autoriser la piété des peuples envers sa servante, et conférer une vertu surnaturelle à ses ossements vénérés.

Mais de tous les prodiges que l'histoire rapporte à ce sujet, aucun n'est plus remarquable par son caractère et son éclat, que le miracle des Ardents. Une peste affreuse désolait la France et Paris en 1129 et 1130, sous le règne de Louis le Gros. Les malades avaient les pieds, les mains, le visage et la poitrine atteints et dévorés comme par un feu qui tuait en quelques instants. Nul âge, nul sexe n'était épargné ; on comptait déjà plusieurs milliers de victimes. La science étant

impuissante, le peuple eut recours à la prière, implorant surtout la protection de Marie. Etienne, évêque de Paris, l'ami des pauvres, donna l'exemple d'invoquer la puissante intercession de la vierge de Nanterre. Presque aussitôt les guérisons se multiplièrent, le fléau se ralentit dans la ville, et au bout de quelques jours, tous les ravages avaient cessé, ainsi que l'attestent des témoignages et des documents qui donnent à ce miracle le plus haut degré de certitude historique.
